

Des intellectuels à la recherche d'un style de vie : l'École nationale des cadres d'Uriage

Madame Janine Bourdin

Citer ce document / Cite this document :

Bourdin Janine. Des intellectuels à la recherche d'un style de vie : l'École nationale des cadres d'Uriage. In: Revue française de science politique, 9^e année, n°4, 1959. pp. 1029-1045;

doi : <https://doi.org/10.3406/rfsp.1959.403038>

https://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1959_num_9_4_403038

Fichier pdf généré le 23/04/2018

DES INTELLECTUELS A LA RECHERCHE D'UN STYLE DE VIE

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

JANINE BOURDIN

DESTINÉE à former les dirigeants des différents secteurs de l'activité d'une nation, une école de cadres du type de celle qui a fonctionné à Uriage de l'été 1940 à la fin de l'année 1942, ne peut pas être sans relation — que ce soit de fidélité ou d'opposition — avec l'idéologie politique dominante, surtout dans une période comme celle du gouvernement de Vichy, alors que les fondements de l'Etat viennent d'être profondément transformés. Il est d'autre part difficile que les jeunes qui s'y trouvent réunis restent sans réaction devant les événements qui bouleversent leur pays. Ce n'est donc point tant son « engagement » idéologique et politique qui fait l'originalité de l'école d'Uriage que l'évolution qui a amené les dirigeants et les stagiaires de cette école, créée pour fournir des cadres à la Révolution nationale, dans les maquis du Vercors et de la Montagne noire et qui a fait ensuite de certains d'entre eux des figures marquantes de la gauche française.

Il convient donc de s'interroger sur les causes de cet apparent paradoxe : il peut évidemment s'agir d'une brusque transformation sous la poussée de l'événement ou, au contraire, de l'aboutissement d'une lente évolution due à l'influence de certaines personnalités militaires ou intellectuelles, membres de l'équipe dirigeante, ou extérieures à l'école ; il peut enfin n'y avoir là qu'une réaction quasi prévisible, devant le changement des données politiques et idéologiques, d'hommes adhérant à un système de valeurs défini. L'histoire de l'école et de ses relations avec le gouvernement du Maréchal Pétain, les principes directeurs de sa pédagogie peuvent fournir des éléments d'explication, mais ils ne peuvent suppléer à une tentative de définition de la pensée de l'école d'Uriage de 1940 à 1942.



La loi du 7 décembre 1940¹, « portant création de deux écoles nationales de cadres de la jeunesse, l'une réservée aux jeunes gens, l'autre aux jeunes filles », ne faisait, en ce qui concerne le premier de ces deux établissements, que ratifier un état de fait. Dans les semaines qui avaient suivi la défaite, quelques officiers, dont le capitaine Dunoyer de Segonzac, réunis à Vichy par les hasards de la retraite, avaient pris l'initiative de créer une école de cadres. L'existence d'un établissement de ce genre leur semblait nécessaire par suite du rassemblement en zone libre de milliers de jeunes : il fallait improviser pour eux « une organisation qui, déjà, ne pouvait plus être militaire à proprement parler. Ce furent les Chantiers de Jeunesse. Il fallait aussi organiser un encadrement pour ces conscrits sans armes. Ce fut la première école des cadres »².

L'école, établie d'abord au château de la Faulconnière, dans l'Allier, s'était installée en novembre 1940 à Uriage, sur les premiers contreforts de la chaîne de Belledonne, les responsables désirant s'éloigner de Vichy et de l'atmosphère d'intrigues qui y régnait. Mais, malgré cette précaution, le constant souci d'indépendance d'Uriage devait rapidement amener des incidents avec le gouvernement qui avait compris l'importance de l'école et souhaitait en faire un docile agent de propagation des doctrines de la Révolution nationale. Au Secrétariat à la Jeunesse, M. Henri Massis dénonçait vigoureusement le moindre écart par rapport à la ligne de pensée officielle. Dès les premiers mois de 1941, M. Dunoyer de Segonzac recevait l'ordre de ne plus faire appel à certains conférenciers : l'abbé de Naurois, Mgr Bruno de Solages, Emmanuel Mounier qui était également écarté du bureau d'études. En même temps, on fit pression pour que Doriot vienne faire une conférence. « Vous pouvez l'ordonner (répondit Segonzac), mais je précise que le jour où Doriot sera à l'école j'en serai absent ! »³

Après une visite à Uriage, en juillet 1941, l'amiral Darlan fit rendre les stages obligatoires pour les jeunes gens reçus aux grands concours administratifs. Ce fut un double échec : les jeunes fonc-

1. J.O. du 12 décembre 1940. Cette loi stipule que le personnel est nommé par arrêté du secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil et précise la composition de l'équipe dirigeante de chaque école.

2. BELIVE-MÉRY (Hubert), « Ecoles de cadres », *Esprit* 13 (10), octobre 1945, p. 624.

3. MOUNIER (Emmanuel), *Mounier et sa génération*, Paris, Ed. du Seuil, p. 303. (Collection Esprit, La condition humaine.)

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

tionnaires s'adaptèrent mal au rythme de vie et aux méthodes pédagogiques d'Uriage alors que, pour l'école, les stages obligatoires semblaient « la négation même de son inspiration »⁴. Plusieurs rapports furent faits à Vichy, les inspections se multiplièrent ; enfin, en octobre 1941, une seconde École nationale des cadres, de stricte obédience vichysoise, fut créée au Mayet de la Montagne.

Ces incidents renforcèrent la cohésion de l'équipe ; les divergences qui pouvaient exister étaient peu de choses en face du désir unanime d'indépendance, du refus absolu de toute « collaboration », du mépris général pour les méthodes de délation employées par le gouvernement. Cependant il apparaissait clairement à tous que, dans ces conditions, l'école ne pourrait se maintenir très longtemps, et l'entrée des troupes allemandes en zone Sud ne pouvait que précipiter les choses. Pour la veillée de Noël 1942, pendant un stage d'officiers, M. Dunoyer de Segonzac fit une méditation sur le devoir de désobéissance dans l'armée. La réplique fut immédiate : un décret du 27 décembre 1942, signé par Pierre Laval, portait suppression, à dater du 1^{er} janvier 1943, de l'École nationale des cadres d'Uriage⁵. Quelques semaines plus tard, un mandat d'amener était délivré contre M. Dunoyer de Segonzac et quelques-uns de ses collaborateurs. Ce fut le signal du repli vers le château de Murinet, du passage à la clandestinité où « l'école de cadres, grossie de dissidents venus des Chantiers de Jeunesse et parfois des Compagnons de France, allait tout naturellement continuer sa tâche »⁶, tandis que le château d'Uriage allait abriter une école de cadres de la Milice avant d'être libéré en 1944 par des membres de l'ancienne équipe passés au maquis du Dauphiné, puis de servir, pendant deux années, d'école de cadres pour les Forces françaises de l'Intérieur, sous la direction d'officiers également issus de l'équipe primitive.

Il y avait eu dès 1941 établissement d'un service d'évasion à Uriage, mais les liens entre les organisations de résistance et l'école étaient restés fort lâches jusqu'au passage de celle-ci à la clandestinité. Il n'y eut d'ailleurs jamais intégration totale des stagiaires et dirigeants d'Uriage aux mouvements de résistance avant l'entrée des maquis dans la lutte active. Ce n'est qu'en mai 1944 que M. Dunoyer de Segonzac prit le commandement du maquis de la Montagne noire auquel participèrent, à côté de membres

4. *Ibid.*, p. 302.

5. J.O., 1^{er} janvier 1943.

6. BEUVE-MÉRY (Hubert), *op. cit.*, p. 625.

Janine Bourdin

des mouvements de jeunesse catholiques, protestants et juifs, la majorité des anciens stagiaires. À peu près à la même époque, la quasi-totalité des membres de l'équipe de direction d'Uriage rejoignit les maquis de la Savoie et du Vercors avec lesquels ils étaient en relation depuis le début de 1943. Pendant toute cette année, en effet, certains dirigeants d'Uriage étaient restés au château de Murinet d'où, par équipe de deux ou trois, ils allaient faire l'instruction des maquis voisins et y donner des conférences. Ils tentaient en même temps de rédiger, à la lumière de leur expérience pédagogique, un ouvrage collectif sur les problèmes fondamentaux du *xx^e* siècle ⁷. D'autres parcouraient la France pour recruter, parmi les anciens stagiaires, des cadres pour les maquis, donner au moins à tous un esprit de résistance actif et assurer ainsi la présence d'Uriage dans tous les mouvements de résistance.

Cependant, jusqu'aux derniers jours de la lutte pour la Libération, et malgré les obstacles, les membres d'Uriage tinrent des réunions propres, simples journées de rencontre qui reprenaient le schéma type de la journée telle qu'elle se déroulait lors du fonctionnement de l'école : hébertisme, sports, conférence, cercle d'étude, travaux manuels, veillée commune, mais pendant laquelle chacun retrouvait ceux vis-à-vis de qui il se sentait engagé d'un engagement portant « essentiellement sur une manière de vivre » ⁸.

* *

C'était en effet d'abord un style de vie que l'équipe de direction avait voulu faire adopter aux stagiaires qui s'étaient succédé à Uriage. L'école, qui devait à l'origine fournir des cadres aux Chantiers de Jeunesse, s'était vite séparée de ceux-ci, trop inféodés au gouvernement, pour se consacrer à la formation de cadres pour le Secrétariat à la Jeunesse et surtout pour les dix écoles régionales créées par le décret du 11 août 1941. Elle devait en outre offrir aux jeunes de différents milieux un lieu de rencontre et d'échange. A ce double but correspondaient deux formules de stages : des stages d'information de trois semaines, qui permettaient contacts et discussions entre jeunes d'origine et de formation diverses ⁹,

7. Cet ouvrage a été édité en 1945 : Equipe d'Uriage (sous la direction de Gilbert GADOFFRE), *Vers le style du XX^e siècle*, Paris, Ed. du Seuil, 1945, 267 p. (Les collections Esprit, La condition humaine.)

8. *Vers le style du XX^e siècle*, p. 7.

9. Le stage de trois semaines avait été rendu obligatoire par décret pour les jeunes gens reçus aux concours des Affaires étrangères, de l'Inspection des Finances, de la Cour des Comptes et du Conseil d'État.

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

des stages de six mois destinés à « former des chefs pour l'encadrement de la jeunesse »¹⁰. Il n'y eut qu'une expérience de cette sorte, de février à août 1942¹¹. Elle est cependant particulièrement intéressante, car elle a été pour l'équipe d'Uriage « l'occasion de rechercher une pédagogie du chef dans le sens le plus large, susceptible de s'appliquer à la formation de tous les cadres du pays »¹².

Conçu pour pourvoir un certain nombre de postes dans l'administration du Secrétariat à la Jeunesse, le stage était également ouvert aux jeunes gens qui se préparaient à exercer un rôle d'encadrement dans différents secteurs : armée, enseignement, industrie ou administration. Sur les cinq milles candidats, soixante-trois furent retenus après examen médical et psychotechnique, et « appréciation des instructeurs après trois jours de stage probatoire »¹³.

Les dirigeants du stage pensaient que plus qu'à un emploi du temps, « c'est à la notion de rythme qu'il faut recourir pour se placer dans une perspective vivante ... C'est un rythme qui est à trouver pour intégrer dans cette pédagogie éducation physique et entraînement intellectuel, formation personnelle et formation communautaire, contrainte et liberté, conscience de subordonné et conscience de chef » ; ils estimaient que « la vertu d'une éducation, plus que dans les préceptes qu'elle énonce et justifie, tient dans le rythme qu'elle a su trouver »¹⁴. Les stagiaires durent donc, pendant les six mois, passer de la pratique de la stricte obéissance à celle du commandement, accomplir après quelques semaines de vie à l'école plusieurs stades à l'extérieur, eux-mêmes coupés de séjours à Uriage. Chaque journée, d'un bout à l'autre du stage, était gouvernée par le principe de l'alternance, « activités physiques, intellectuelles, manuelles, spirituelles se succédant régulièrement et sans interruption, l'une reposant de l'autre »¹⁵.

La formation physique des stagiaires ne consistait pas seulement en une leçon quotidienne d'hébertisme et en la pratique des sports ; elle reposait également sur des conditions matérielles volon-

10. FERRY (Gilles), *Une expérience de formation des chefs*, Paris, Ed. du Seuil, 1945, p. 11. (Les collections Esprit, La condition humaine.)

11. Elle est relatée en détail, après l'analyse des données générales de l'action d'Uriage et des sources des méthodes pédagogiques de l'école, par Gilles FERRY dans l'ouvrage cité *supra*.

12. FERRY (Gilles), *op. cit.*, p. 11.

13. FERRY (Gilles), *op. cit.*, p. 47.

14. FERRY (Gilles), *op. cit.*, pp. 50-51.

15. FERRY (Gilles), *op. cit.*, p. 53.

tairement rudes, sur l'expérience des travaux manuels :
ment, bûcheronnage, travail des métaux.

Le programme d'études, conçu pour la formation de chefs, était centré sur l'action :

« Dans une première partie, on étudiera les problèmes biologiques, psychologiques et pédagogiques qui concernent l'homme du xx^e siècle, on verra ses besoins et ses aspirations, quel doit être son principe d'équilibre dans le monde où nous vivons. Sur quelles bases concevoir la formation personnelle du chef et de l'éducateur. La deuxième partie est consacrée à l'étude de la société et plus spécialement des communautés de sang, de travail et de lieu, qui constituent notre société française contemporaine. Le problème social y tient la plus grande place, avec ses incidences économiques, politiques et spirituelles. Dans une dernière partie sont examinés les différents moyens d'action sur les masses qui sont aujourd'hui entre les mains des hommes, moyens matériels et spirituels. C'est là un commencement de formation politique au sens le plus général du mot »¹⁶.

Cette formation physique et intellectuelle, complétée par une initiation artistique qui devait aider les stagiaires à acquérir « le goût d'un art simple et vigoureux, éduquer chez eux le geste et le verbe... et leur donner le sens de l'expression collective »¹⁷, aboutissait tout naturellement à une formation morale et spirituelle, laissée à la liberté de chacun, car « Uriage n'entendait pas marquer ses stagiaires d'une empreinte identique et les faire adhérer plus ou moins habilement à un credo quelconque »¹⁸.

* *

Ce souci d'éviter tout endoctrinement n'implique évidemment pas une absence de doctrine chez les responsables d'Uriage, car il y a derrière toute œuvre d'éducation — et tout particulièrement derrière celle qui se donne pour tâche la formation de cadres — la reconnaissance plus ou moins explicite d'un système de valeurs. Dans le cas d'Uriage, s'il y avait bien une certaine communauté de principes et de jugements entre les officiers qui prirent l'initiative de créer l'école, ce furent moins ces idées communes qui les inspirèrent qu'une même réaction de sensibilité devant un état

16. FERRY (Gilles), *op. cit.*, p. 73.

17. FERRY (Gilles), *op. cit.*, p. 95.

18. FERRY (Gilles), *op. cit.*, p. 98.

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

de fait et un même besoin d'action dans une situation particulièrement dramatique. La nécessité d'une doctrine formulée se fit vite sentir, mais la doctrine propre d'Uriage ne fut que le résultat de toute l'expérience de l'école. C'est une réflexion issue d'une action, alimentée aussi bien par l'expérience pédagogique que par l'histoire d'Uriage et de ses rapports avec le pouvoir. Il ne s'agit donc pas d'un système théorique préexistant auquel se seraient ralliés les dirigeants de l'école et qui aurait trouvé à Uriage sa mise en application, pas plus qu'il ne s'agit d'une idéologie de circonstance, forgée lors de la naissance de l'école. Aussi le mot *doctrine* ne pourrait-il sans doute être employé avec exactitude que pour le contenu du petit volume *Vers le style du XX^e siècle*, rédigé pendant la clandestinité. Il nous semble cependant de peu d'intérêt de reprendre ici l'analyse qui y est faite de la crise du monde moderne et des solutions proposées ; nous nous efforcerons plutôt de dégager, à partir de cet ouvrage comme des publications ou documents émanant de l'école d'Uriage, les conceptions ou les thèmes qui nous paraissent être l'essentiel d'un certain « esprit d'Uriage », qui a marqué et marque peut-être encore ceux pour qui a compté leur passage à l'école de cadres.

Lorsque nous parlons de l'équipe d'Uriage, il ne s'agit pas d'un groupe formé des dirigeants¹⁹ et de tous les stagiaires ayant fréquenté l'école, mais seulement de l'équipe de direction, de quelques stagiaires pour qui le séjour à Uriage a été déterminant ou de quelques résistants particulièrement sensibles à l'enseignement ou aux méthodes des instructeurs issus d'Uriage. C'est donc un groupe relativement restreint et c'est également un groupe composite : à Uriage coopérèrent à une même tâche militaires, intellectuels, anciens ouvriers, croyants et non-croyants, maurrassiens, démocrates libéraux et anarchistes. Plus forte cependant que les tensions certaines entre les différentes familles spirituelles ou politiques, que les heurts des individualités, une amitié fondée sur un même besoin d'exigence morale sauvegarda l'unité de l'équipe. C'est enfin un groupe vivant, capable de transformations sous la pression de l'événement ou sous l'influence d'une personnalité, orienté par des analyses antérieures ou par des réflexions contemporaines.

19. La loi du 7 décembre 1940 prévoyait une équipe de 19 membres, ainsi composée : un directeur, un sous-directeur, seize instructeurs, un économiste. Au début de 1942, l'équipe comprenait environ 25 membres.

Les officiers de cavalerie imprégnés d'un catholicisme social dans la tradition directe d'Albert de Mun, qui prirent l'initiative de créer une école de cadres ne sentirent pas immédiatement le besoin d'une doctrine autre que celle de la Révolution nationale que M. Henri Massis venait d'adapter aux besoins de la jeunesse. M. Louis Lallemand était alors le principal doctrinaire de l'école et un des rares intellectuels à y être totalement intégré. On reconnaissait certes qu'il ne fallait pas « mépriser les penseurs, négliger l'intelligence » et que « les bons intellectuels sont aussi nécessaires à la vie d'un pays que les bons ouvriers et les bons magistrats dans la mesure où le travail de leur pensée correspond à une véritable assimilation du réel », mais on se méfiait de l'intellectualisme, d'un excessif penchant vers l'abstraction, on regrettait que les Universités aient été peuplées trop souvent de jeunes étudiants, « futurs champions de l'intelligence, mais en attendant en général filiformes, boutonneux et débraillés »²⁰.

Les contacts cependant s'établirent vite avec les universitaires de Lyon et de Grenoble, avec Emmanuel Mounier, M. Jean-Jacques Chevallier, M. Jean Lacroix, M. Jean-Marcel Jeanneney, qui vinrent faire des conférences à l'école, mais qui n'eurent avec l'équipe de direction que des relations d'amitié, sans collaborer effectivement à son travail. M. Hubert Beuve-Méry donna une première conférence à Uriage à la fin de l'année 1940. Il résidait alors à Lyon où il collaborait à *Temps nouveaux*. Il devint instructeur en juillet 1941, puis, à la fin de la même année, directeur de l'équipe d'études qui avait en charge une partie des conférences, le travail de documentation, les publications, les relations avec « les professeurs et spécialistes susceptibles d'apporter une contribution à l'enseignement de l'école »²¹. L'association étroite de M. Beuve-Méry à la direction d'Uriage marque un tournant dans l'orientation idéologique de l'école et le début d'une collaboration suivie entre les éléments d'origine militaire et les intellectuels.

Pendant les premiers mois de fonctionnement de l'école, l'épanouissement des corps, le redressement des caractères avaient été

20. DUNOYER DE SEGONZAC (Pierre-Dominique), *Réflexions pour de jeunes chefs*, Ecole nationale des cadres d'Uriage, 1942, pp. 21-22. Cette brochure reproduit les messages parus de décembre 1940 à mai 1941 dans *Jeunesse-France*, revue mensuelle de l'école remplacée ensuite par les *Cahiers d'Uriage*. Les citations ci-dessus sont extraites du n° du 8 mars 1941.

21. FERRY (Gilles), *Une expérience de formation des chefs*, p. 25.

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

des impératifs primordiaux ; tous les membres de l'équipe, aussi bien M. Beuve-Méry que M. d'Astorg ou que M. Reuter, M. Gadoffre que M. Dumazedier, partagèrent pleinement cette préoccupation. Libéraux et anti-nazis comme M. Beuve-Méry, démocrates-chrétiens comme M. Reuter, ou imprégnés de civilisation anglosaxonne comme M. Gadoffre, ces hommes allaient cependant donner une autre résonance au désir de retour à la nature, de rénovation du sens de l'équipe, et — grâce à leur réflexion politique — différencier de plus en plus la doctrine d'Uriage de celle de la Révolution nationale.

Pour tous, les événements de juin 1940 avaient été sujet de réflexion. Un sentiment d'humiliation en face de la défaite se doublait d'un jugement sévère pour les hommes qui avaient manqué du sens des responsabilités et du sens de l'action, d'esprit de décision comme d'exécution, et surtout pour qui le mot honneur n'avait plus de signification. La défaite n'avait d'ailleurs été que l'aboutissement d'une série d'abandons, comme la capitulation de Munich n'avait été qu'un fait parmi d'autres, mais, ce qui restait, c'était « la lâcheté des hommes, leur mauvaise foi, leur égoïsme imbécile, et cette sordide indifférence à l'honneur, surtout... »²². Ce climat de fierté, les dirigeants d'Uriage souhaitaient le faire renaître, car il était pour eux indispensable à l'incarnation d'un nouveau type d'homme. Or « toutes les époques, tous les ordres qui ont connu une certaine stabilité, une certaine grandeur, ont connu aussi un certain type d'hommes qui était comme une incarnation : le chevalier, l'humaniste, les nobles, l' "honnête homme" et même l' "homme d'affaires" du XIX^e siècle ont été de ces types. On peut affirmer sans mauvaise foi que la période récente avait été incapable de s'affirmer à travers aucun d'eux : c'était là un témoignage irrécusable parmi tant d'autres, de lente décadence »²³.

Dans un article publié dans *Temps présent*, en mars 1945, M. Beuve-Méry décrivait les hommes nouveaux, capables de s'opposer à cette décadence, « rudes, robustes de corps, francs de regard, courageux et tenaces, capables d'engagement et d'honneur, suffisamment libérés de l'excès d'artifice qu'entretiennent et développent les civilisations vieillissantes », ... leur rudesse s'alliant « tout naturellement à un sentiment fraternel, à une volonté de

22. GADOFFRE (Gilbert), *Les ordalies*, Paris, Ed. du Seuil, 1955, p. 29.

23. *Vers le style du XX^e siècle*, p. 76.

vivre, d'agir, de travailler et, s'il le faut, de mourir ensemble »²⁴. C'était donc l'homme total qu'il fallait « prendre en considération ... avec son corps, son intelligence, son âme, en les coordonnant et en les hiérarchisant. Par rapport à l'intellectualisme qui a sévi en France dans les mœurs et les institutions, cette attitude marque toute l'importance du plan physique et du plan spirituel. Cet homme nouveau ne s'épanouira que dans la vie communautaire. Il ne faut pas accepter l'opposition que l'on fait parfois entre personne et communauté, car la communauté est faite pour l'homme, mais l'homme ne vit finalement que pour des valeurs spirituelles qui toutes culminent dans le don de soi, dans la communication générale à autrui, c'est-à-dire dans la vie communautaire »²⁵. Le développement ou la renaissance des différentes communautés, la communauté de sang (la famille), les communautés de travail (communautés de métier et communautés d'entreprises), les communautés du sol (villages, pays, cités et provinces), aussi bien que les communautés culturelles (universités et centres de culture régionaux), ou les communautés religieuses ne font qu'un avec la rénovation de la communauté nationale²⁶.

Cet idéal humaniste et communautaire donne tout naturellement un rôle essentiel aux élites qui ne se définissent pas par leurs fonctions, comme les cadres, mais par « une excellence dans l'ordre de (la) profession, dans l'ordre moral ou civique ». Aux « élites de rayonnement », « caractérisées par une excellence dans l'ordre moral, intellectuel et spirituel », revient le soin de « créer un climat d'humanité et de civilisation »²⁷ et, en période de crise, d'être les instigatrices des révolutions à faire. Ces élites seront ainsi amenées à « se constituer en ordres. La nécessité d'alimenter toujours leurs forces morales et spirituelles pour les maintenir au niveau indispensable à leurs tâches, celle de se soutenir pour des combats difficiles,

24. BEUVE-MÉRY (Hubert), « Quantité et qualité », *Temps présent*, 9 mars 1945. In SIRIUS, *Le suicide de la IV^e République*, Paris, Ed. du Cerf, 1958, pp. 15-16. Ce portrait reprend presque mot pour mot celui tracé dans *Vers le style du XX^e siècle*, pp. 75-76 : « D'allure plus virile et plus franche, de sentiments plus rudes mais plus réellement fraternels, l'homme que nous voulons est capable d'engagement et de fidélité, capable d'agir en responsable de lui-même et des autres, suivant une juste hiérarchie des valeurs ».

25. « Directives générales de notre pensée et de notre action », note ronéographiée, octobre 1942, pp. 1 et 2.

26. Sur ce point, cf. dans le dernier numéro des *Cahiers d'Uriage*, 3^e année, n^o 37, décembre 1942, l'étude de P.-H. CHOMBART DE LAUWE : « Les communautés dans la nation », pp. 5-14.

27. *Vers le style du XX^e siècle*, p. 128.

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

obligent les élites de demain à créer de véritables communautés comportant des engagements et un style de vie propre » 28.

Logiquement, les hommes les plus conscients de la nécessité d'une réforme des caractères devaient être amenés à envisager de s'unir par un engagement d'ordre spirituel. C'est cette évolution qu'avait suivie Uriage. Un besoin empirique, la rencontre d'individualités venues d'horizons différents, « provoqua la naissance d'un mode de vie commune particulier et l'apparition progressive de traditions ... la création d'un style de vie original » qui « s'est codifié petit à petit dans une règle assez souple mais à laquelle chacun est astreint, la contrainte intervenant par là dans la vie de la communauté, par là et par l'action d'un chef doté de pouvoirs définis » 29.

Parmi les types d'homme que les époques précédentes avaient su forger, c'était celui du chevalier qui paraissait pouvoir, avec les retouches nécessaires, servir de modèle pour les élites du xx^e siècle, et toute la vie d'Uriage a été empreinte d'une touche « féodale » : les liens personnels qui unissaient stagiaires et équipiers au « Vieux Chef », la hiérarchie de la petite société, tempérée par des liens amicaux, l'agrégation autour du château d'Uriage de communautés d'artistes (céramistes, comédiens et musiciens, en relations étroites avec l'école), et le site lui-même. D'autres traditions d'Uriage (le refus de l'argent, la loi d'hospitalité, l'explication publique des tensions, l'obéissance aux ordres du « Vieux Chef », qui devait « être entière en esprit et en fait ») évoquaient déjà les règles d'un ordre.

L'analyse plus approfondie de la crise de l'homme à laquelle Uriage s'était efforcé de porter remède montrait que celle-ci n'était qu'une conséquence d'une crise plus vaste, touchant la société tout entière.

Pour les membres de l'équipe d'Uriage, cette crise avait d'abord des causes démographiques : elle résultait de l'accroissement rapide de la population mondiale ; l'avènement de l'ère des masses posait partout des problèmes nouveaux. Elle avait également des causes économiques et sociales : le capitalisme libéral, en dehors même de

28. C'est le rôle qu'Hubert BEUVE-MÉRY confiera aux écoles de cadres dans l'article d'*Esprit*, *École de cadres*, cité *supra*, p. 627. « Quand la situation est devenue révolutionnaire, alors l'école de cadres peut devenir un moyen indispensable de régénération et d'unité. »

29. DUNOYER DE SEGONZAC (Pierre-Dominique), « Vie communautaire et style de vie », *Cahiers d'Uriage*, 3^e année, n° 37, décembre 1942, p. 2.

toute considération d'ordre moral sur sa valeur, devait être condamné, car il avait abouti à un échec lorsqu'on le jugeait seulement en fonction des buts qu'il s'était assigné. « Parti pour faire régner la liberté, [il] aboutit à la tyrannie des trusts ; parti pour stimuler la production, il aboutit aux restrictions et aux crises ; parti pour assurer le bonheur de tous, il engendre la misère pour le plus grand nombre. ³⁰ » « La crise sociale qui provoque cette évolution (de la puissance économique) se double sur le plan politique d'une crise nationale et internationale. ³¹ »

À cette crise, trois systèmes à la fois politiques et idéologiques ont tenté de fournir une solution : la démocratie libérale a sauvegardé le principe de la liberté humaine, elle a permis le développement personnel et l'ascension sociale, mais, « trop exclusivement politique, [elle] ne s'est penchée ni sur le problème de l'humanisation du travail, ni sur celui de l'organisation économique. Régime individualiste, elle n'a pas su écouter l'appel aux valeurs irrationnelles » ³².

Au contraire, le national-socialisme et le communisme ont fourni chacun en réponse à la crise un système complet. Le premier, « avant de dégénérer ... dans le mensonge, la corruption et la cruauté, ... aura contribué à redonner aux hommes le goût de la vie et le courage du sacrifice, le sens d'une certaine solidarité et d'une certaine grandeur » ³³, mais, système nationaliste par essence, il ne peut apporter de solution universelle, car « en vertu de ces principes mêmes, un nationalisme étranger ne peut, sans se renier, se soumettre au nazisme » ³⁴. Le communisme au contraire est un message universel et se situe dans la ligne d'avenir de l'évolution historique. Mais « comment demander au nom d'une philosophie matérialiste des exigences spirituelles » ³⁵ ?

Face à ces deux systèmes, « l'élément chrétien ... affaibli, affadi, vidé en grande partie de sa puissance d'attraction et de conquête, a paru très souvent se subordonner à l'un ou à l'autre », au lieu de les endiguer et de les diriger. Or ce qu'il faut, c'est « la juste synthèse où se combinerait harmonieusement les valeurs nationales

30. *Vers le style du XX^e siècle*, p. 31.

31. *Ibid.*, p. 34.

32. *Ibid.*, p. 59.

33. BELIVE-MÉRY (Hubert), *Vers la plus grande Allemagne*, Paris, P. Hartmann, 1939, p. 102.

34. *Vers le style du XX^e siècle*, p. 66.

35. *Ibid.*, p. 66.

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

et les contraintes économiques et sociales, animées et ordonnées les unes aux autres par une spiritualité authentique »³⁶.

Pour l'équipe d'Uriage, celui qui avait su accomplir cette synthèse c'était Charles Péguy, un des maîtres de la politique française, avec Proudhon, socialiste français, et Maurras, nationaliste français, mais les dépassant tous les deux car il était à la fois « socialiste, patriote et chrétien »³⁷ : un des prophètes de la Révolution du xx^e siècle entre Marx et Nietzsche.

« Marx avait insisté sur les facteurs matériels de la révolution, le rôle primordial de l'économie, la montée des masses ouvrières. Nietzsche avait exalté l'individu sélectionné, privilégié, chef, héros, surhomme, maître naturel du "troupeau". Enfin Péguy mettait l'accent sur les composantes spirituelles qui seules pouvaient faire de la révolution une vraie libération et non un esclavage pire que l'ancien. Le Juif et l'Allemand avaient chacun manifesté un aspect essentiel des nouvelles transformations du monde. Mais un aspect seulement et c'est le Français qui apportait l'indispensable élément de synthèse, la seule possibilité d'échapper à l'impasse du matérialisme économique ou du matérialisme biologique³⁸. »

« Ch. Péguy a été socialiste. Nul n'a flétri comme lui l'ordre bourgeois et il a été finalement rejeté par les socialistes, infidèles au peuple, au travail, eux-mêmes politicisés et embourgeoisés. Venu de l'anti-militarisme, il a été et est demeuré jusqu'à sa fin de soldat, en 1914, un patriote, un national. Nul n'a chanté comme lui les vertus des saints de France, du peuple de France, du sol de France. Et pourtant il a été combattu par les nationalistes dont il déplorait l'étroitesse de pensée et la sécheresse de cœur. Se proclamant athée dans sa jeunesse, il est devenu lentement, continûment, dans toute l'étendue et la profondeur de sa vie, un chrétien...

Beaucoup raillent Péguy et s'étonnent ou s'indignent qu'on puisse songer à le prendre pour guide : un socialiste ? excommunié par l'église socialiste, un national ? jugé hérétique par l'église nationaliste, un catholique ? louvoyant indéfiniment autour du porche de l'église. Que de conflits ! Que d'hésita-

36. « Charles Péguy et la révolution du xx^e siècle », note ronéographiée, s.d., p. 1.

37. FERRY (Gilles), *Une expérience de formation des chefs*, p. 77. Le programme d'études de la dix-neuvième semaine du stage de six mois porte sur « Les maîtres de la politique française » avec, comme subdivisions : « Proudhon, socialiste français », « Maurras, nationaliste français », « Péguy, socialiste, patriote et chrétien ».

38. *Vers le style du XX^e siècle*, p. 246.

tions ! Quel maître d'incertitude ! Et l'on oublie d'ajouter, quelle progression continue vers l'unité ! Quelle passion dans l'engagement de toute une œuvre et de toute une vie ! Quelles vues prophétiques sur un monde qui s'abîme et un monde qui renaît !

Tout cela, les détracteurs d'hier ne pouvaient le voir, non plus que ceux d'aujourd'hui. Installés dans leurs positions, incapables de prendre la mesure de la crise qui emporte les institutions et les hommes, ils sont, incurablement, les hommes du passé. Alors que Péguy, dans son refus des familles closes et des âmes habituées, dans des appels incessants aux hommes de toute obéissance, pourvu qu'ils ne trichent pas, dans l'unité profonde de son socialisme, de son nationalisme, et de son christianisme, présage et résume les conditions essentielles d'un humanisme retrouvé, d'un nouvel âge du monde. ³⁹ »

* *

Quelle est l'originalité de ces thèmes qui nous paraissent représenter l'essentiel de l'esprit d'Uriage ? Les membres de l'équipe n'ont pas prétendu apporter des éléments neufs, mais c'est une synthèse originale — parce que vécue — qu'ils ont souhaité accomplir.

Il nous semble qu'Uriage a subi des influences de deux ordres : d'abord des influences directes, celles des personnalités ou des organismes avec lesquels l'équipe était en relation. Les contacts entre l'école des cadres et les mouvements de jeunesse créés par le gouvernement, Compagnons de France et Chantiers de Jeunesse, étaient quasi obligatoires, mais Uriage a sans doute plus contribué à donner à ces groupes un certain style qu'il n'a été marqué par eux. Avec les mouvements de jeunesse catholiques, les liens ont été plus complexes et les apports réciproques : si l'école d'Uriage a pu être à l'origine de leurs préoccupations dans le domaine social et économique, elle a également subi leur influence, beaucoup des instructeurs ayant été formés par le scoutisme ou la Jeunesse étudiante chrétienne. Nous avons déjà noté ⁴⁰ qu'Emmanuel Mounier avait été parmi les premiers conférenciers d'Uriage et qu'il avait été pressenti pour collaborer plus étroitement au bureau d'études. L'influence de sa pensée est aisément discernable derrière les définitions de la personne et de ses liens avec les différentes communautés, adoptées par l'équipe d'Uriage.

39. « Charles Péguy et la révolution du xx^e siècle », p. 2.

40. Cf. *supra*, p. 1036.

L'École Nationale des Cadres d'Uriage

Mais on peut également retrouver, dans les thèmes développés par Uriage, la trace d'influences d'un autre ordre, influences sans doute aussi profondes mais moins directes : celles des idées répandues dans des groupes différents à une même époque. Il s'agit alors de déterminer jusqu'à quel point l'école a participé à telle ou telle idéologie plus ou moins diffuse. Il est évident que beaucoup des principes d'Uriage concernant la formation physique, la vie rude, le sens de l'équipe, le style extérieur et toute la mythologie du regard franc et de la poignée de main virile, des chants repris en chœur pendant les veillées ou sur les routes, ne sont pas propres à l'école, mais forment un fond commun aux mouvements de jeunesse et ont été particulièrement à l'honneur pendant les premiers mois du gouvernement de Vichy.

Sur un autre plan, l'analyse de la crise du xx^e siècle faite par Uriage et les solutions proposées sont dans la ligne directe des réflexions de nombreux intellectuels dans les années 1930, et l'on relève dans les publications d'Uriage beaucoup de thèmes qui étaient répandus une dizaine d'années auparavant, parmi des groupes et dans des publications de tendances politiques ou idéologiques fort diverses. Le sentiment de crise et de décadence, la critique du régime capitaliste auquel on opposait un socialisme soit dans la tradition de Proudhon, soit largement influencé par les idées de de Mun, le bilan des insuffisances de la démocratie, le souci d'assimiler les apports des révolutions étrangères, se retrouvaient alors aussi bien dans des revues comme *Esprit* ou *L'Ordre nouveau* que chez des hommes comme M. André Philip ou M. Thierry Maulnier. Face aux tensions entre droite et gauche, aux problèmes posés par le marxisme et le national-socialisme, c'était dans une « troisième voie » que l'on s'efforçait de trouver la solution de la crise, et les systèmes proposés tentaient toujours d'assimiler les éléments les plus valables des fascismes et du communisme, mais de les dépasser pour aboutir à une révolution d'ordre vraiment spirituel.

En éclairant la pensée d'Uriage par les réflexions de nombreux groupes dans les années qui précédèrent le conflit de 1939, on peut également mieux comprendre la position de l'école vis-à-vis de la Révolution nationale. Tout un aspect du système alors établi était en effet dans cette même ligne de pensée. Dans un ouvrage publié en 1945, les membres de l'équipe d'Uriage reconnaissaient encore la valeur d'un certain nombre de mesures :

Janine Bourdin

« *L'éducation générale* esquissait timidement une des indispensables réformes de l'enseignement à tous les degrés ; la *Charte du Travail*, faussée aussi bien par la politique gouvernementale que par le jeu des grands pouvoirs économiques, favorisait par les mesures qu'elle édictait ou les discussions qu'elle soulevait la triple idée d'une remise en ordre de l'industrie, du regroupement des forces syndicales, et d'une plus large accession de la classe ouvrière aux responsabilités sociales et économiques ; le *service obligatoire du travail*, bientôt grevé d'insupportables servitudes, n'en préfigurait pas moins une des institutions essentielles de l'avenir ; le foisonnement des *Ecoles de cadres* ... témoignait également d'un changement certain dans la manière de considérer et de former les élites »⁴¹.

Ce furent d'abord ses insuffisances que l'équipe d'Uriage reprocha à la Révolution nationale, mais plus encore ses déviations dues à l'hypothèque que l'occupation allemande faisait porter sur toutes ses réalisations. La France « subissait la révolution dans les pires conditions : sous la contrainte d'un vainqueur tout puissant »⁴². Pour qu'une véritable révolution puisse se produire, il fallait au contraire qu'elle soit l'œuvre de la communauté française et « un seul sentiment (pouvait) être exploité comme thème politique d'unité nationale et d'action : le refoulement de l'envahisseur »⁴³. Ce fut donc au nom des éléments qui devaient être à la base de toute révolution profonde (rétablissement du sens de l'honneur, d'un climat de fierté, du sentiment de la communauté) qu'Uriage en vint à s'opposer au gouvernement de Vichy alors qu'à l'origine l'école semblait participer au même système de valeurs et à un même souci de renouveau.

Quinze ans plus tard, que reste-t-il de l'esprit d'Uriage ? Les hommes dont l'emprise sur l'école a été la plus forte ou qui ont été formés par Uriage se sont dispersés, mais derrière leurs activités actuelles on peut retrouver quelques-unes des tendances principales d'Uriage : certains, plus conscients des besoins de réforme sociale, ont vécu l'aventure de *Jeunesse de l'Eglise* ou militent dans les *Equipes d'action sociale* ; d'autres plus sensibles aux soucis pédagogiques sont entrés dans les cadres universitaires ou animent des associations d'éducation populaire. L'Institut collégial européen

41. *Vers le style du XX^e siècle*, op. cit., p. 245.

42. *Vers le style du XX^e siècle*, op. cit., p. 245.

43. « Directives générales de notre pensée et de notre action », p. 3.

L'Ecole Nationale des Cadres d'Uriage

que dirige M. Gadoffre, reste, sur le plan international, dans la ligne des rencontres entre hommes d'origines différentes, préconisées par Uriage. Dans le domaine de la presse, *Esprit*, *Le Monde* se veulent des communautés. Récemment, Sirius pouvait conclure une série d'articles⁴⁴ par une interrogation qui est à la fois un écho et une nostalgie : « Peut-être ce qui manque le plus à ce monde en proie à tous les vertiges n'est-il qu'une manière de Cluny, avec toutes les transpositions qu'appelle le xx^e siècle »⁴⁵ ?

44. SIRIUS, « Simples réflexions pour des ci-devant, VI, Pierres d'attente », *Le Monde*, 2 mai 1958.

45. Nous remercions vivement MM. Jean-Marie Domenach et Gilles Ferry des documents qu'ils nous ont communiqués et de l'aide qu'ils nous ont apportée pour la reconstitution de l'« esprit d'Uriage ».